



HAL
open science

La toponymie à l'île Maurice: le témoin d'un dialogue interculturel

Nuckiren Pyeneandee

► **To cite this version:**

Nuckiren Pyeneandee. La toponymie à l'île Maurice: le témoin d'un dialogue interculturel. *Revue historique de l'océan Indien*, 2009, Dialogue des cultures dans l'océan Indien occidental (XVIIe-XXe siècle), 05, pp.437-450. hal-03426362

HAL Id: hal-03426362

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03426362v1>

Submitted on 12 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La toponymie à l'île Maurice : le témoin d'un dialogue interculturel

Nuckiren Pyeneeandee
Ile Maurice

Longtemps inhabitée, l'île Maurice a connu des vagues successives de migration provenant d'horizons divers à partir du XVII^e siècle. Par conséquent le nom du pays et des lieux qu'il comprend ont été l'objet d'appellations relevant de plusieurs langues. Les cartes établies par les navigateurs, voyageurs ou géographes ont conservé la toponymie en usage à différentes époques.

Un des premiers documents à accorder une identité à la terre appelée aujourd'hui « Ile Maurice » est la mappemonde portugaise de Cantino qui date de 1502. La dénomination arabe « *Dina Mozare* » (« île de l'est ») qu'on y observe a été attribuée aux navigateurs swahilis¹, improprement appelés « Arabes ». Ils ont également baptisé les autres îles des Mascareignes². Découvrant l'île Maurice dans la deuxième décennie du XVI^e siècle, les Portugais lui donnent le nom *Cirne*³, plus précisément *Isla do Cerne*. Puis, à la suite d'une tempête, des marins hollandais trouvent l'île en septembre 1598 et l'appellent *T'Eylandt Mauritius* en l'honneur du *stathouder* Maurits van Nassau. Cependant les Hollandais ne décideront de l'occuper qu'en 1638 pour empêcher leurs rivaux anglais et français de s'y établir. Ils quitteront le pays au bout de vingt ans avant de réitérer leur démarche de colonisation en 1664. Ils s'implantent dans l'île avant de l'abandonner définitivement en 1710. La même année, les Français prennent possession de la terre inoccupée en la nommant *Isle de France*. Leur présence s'étendra jusqu'en 1810, date à laquelle les Anglais s'emparent de l'île. L'ancien nom hollandais est adopté. L'appellation « Mauritius » se maintiendra même après l'indépendance acquise en 1968.

Après leur installation à l'île Maurice, les colons européens se sont tournés vers d'autres pays pour trouver de la main-d'œuvre en vue de développer leur nouveau point d'ancrage dans l'océan Indien. L'esclavage, l'« engagisme »⁴ et l'arrivée volontaire de certains peuples⁵ ont engendré une mosaïque de cultures véhiculées par une diversité de langues. Les colons ont tenté de rendre plus familière la *terra incognita* qui les accueillait en attribuant des noms aux endroits pour mieux se repérer. Ces appellations ont été progressivement inventoriées et

¹ Ces marins seraient les descendants métissés d'Arabes qui ont émigré du golfe Persique vers la fin du 1^{er} millénaire de notre ère. Cf. Auguste Toussaint, *Histoire de l'île Maurice*, Paris, PUF, Coll. Que sais-je ?, 1974, 125 p., p. 21-22.

² Sur la carte de Cantino, l'île de La Réunion porte le nom *Dina Margabim* (« île de l'ouest ») et l'île Rodrigues est appelée *Dina Arabi* ou *Arobi* (« île abandonnée »). Cf. Auguste Toussaint, *op. cit.*, p. 23. Toutefois, il convient de signaler que les indications sur les premières cartes manquent de précision et que la dénomination accordée à chaque île divise encore la communauté des historiens et des géographes.

³ Auguste Toussaint, *op. cit.*, p. 23.

⁴ Quelques années avant l'abolition de l'esclavage dans toutes les colonies anglaises en 1835, les propriétaires sucriers firent appel aux *coolies*, travailleurs indiens dits « engagés » puisqu'ils étaient sous contrat. Ils devaient oeuvrer pendant cinq années moyennant un modique salaire avant de bénéficier d'un retour gratuit en Inde au terme de leur engagement. Cependant le *coolie trade* ou le « commerce des engagés » ne connut un épanouissement important sur le sol mauricien qu'après 1835.

⁵ Parmi eux, on trouve des marchands indiens originaires de la région du Goudjerat et de l'Inde méridionale ainsi que quelques boutiquiers chinois en provenance de Canton. Cf. Auguste Toussaint, *op. cit.*, p. 94.

inscrites sur des cartes dressées depuis la période de la colonisation hollandaise. Toutefois un certain nombre de toponymes figurant sur les cartes contemporaines n'appartiennent pas aux langues européennes.

L'actuelle toponymie mauricienne révèle le recours à une multiplicité de langues pour désigner des lieux tels que les villes, les localités, les rues, les montagnes, les rivières entre autres. Malgré 158 ans de présence britannique dans l'île, la majorité des toponymes sont en français⁶. D'autres appartiennent à certaines langues européennes comme le hollandais, l'allemand, l'anglais, le russe et l'italien⁷, à l'arabe, au créole mauricien⁸ et à des langues indiennes⁹. Quelques endroits portent des noms d'origine africaine ou malgache. La toponymie ne se présente donc pas seulement dans la langue des colons.

Nous nous demanderons si le frottement des cultures établies à l'île Maurice par des peuples originaires de différents coins du monde a influé sur le caractère hétéroclite de la toponymie. La présence de noms de lieux qui évoquent le passé de l'île ou de ses habitants nous intéressera dans un premier temps. Puis nous étudierons la pluralité de la toponymie mauricienne qui repose sur de nombreuses langues avant de nous pencher sur les appellations d'endroits fondées sur des mythes et légendes.

I – Une toponymie rattachée au souvenir

L'éloignement de l'île Maurice, terre encore méconnue et cernée par l'océan, a poussé ses nouveaux habitants à se tourner vers l'ailleurs, notamment vers leur pays d'origine ou des endroits connus. La toponymie montre les marques d'un regard nostalgique porté vers l'étranger. Le souvenir de la présence de diverses ethnies et de personnages historiques est également perceptible dans les noms de lieux. La toponymie reflète une multitude de cultures et de langues graduellement absorbées par l'île.

⁶ Cette situation est due au fait que pendant la période britannique, le français demeura la langue principale du pays qui maintint alors des liens culturels étroits avec la France. Tout en confirmant la domination britannique, le traité de Paris (signé en 1814) assurait aux colons français de l'île Maurice la liberté de pratiquer leur langue et leurs coutumes entre autres. Cependant en 1822, une « Commission des Colonies orientales » fut mise sur pied en vue d'angliciser l'île Maurice. Cette entreprise se solda par un échec. Cf. Auguste Toussaint, *op. cit.*, p. 80.

⁷ Certains toponymes relevant du russe et de l'italien remontent aux campagnes victorieuses menées par l'armée française sous le second Empire. Certaines régions de l'île Maurice prirent de nouveaux noms à la suite de la guerre de Crimée (1854-1855). Des toponymes comme Alma, Balaclava, Malakoff, Sébastopol évoquent des batailles du conflit remportées par les troupes franco-britanniques et leurs alliés aux dépens des Russes. Le nom « Solferino » a sans doute été emprunté au lieu qui a marqué la victoire des Français sur les Autrichiens le 24 juillet 1859. Il désigne aujourd'hui une localité urbaine, près de la ville de Vacoas, où se trouvait jadis une sucrerie dite « le Bosquet ». Cf. La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *Dictionnaire toponymique de l'île Maurice – n° 1, Origine des noms de lieux*, juillet 1997, 48 p., p. 41.

⁸ Parmi les toponymes issus du créole mauricien, langue vernaculaire de l'île, on trouve « L'Eau coulée », couramment dit « Eau coulée », et « Casela ». Le premier nom, celui d'une région urbaine au nord de Curepipe, proviendrait de l'expression créole « [kot] dilo koulé », soit « là où coule l'eau ». On considère que la rivière Mesnil emprunte un parcours souterrain pendant un certain temps dans la région d'Eau coulée. Cf. La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 11. Casela, petite localité du district de Rivière Noire, qui se trouve sur une ancienne sucrerie, doit son nom à l'expression créole « la Case-là » utilisée pour désigner une habitation. Cf. Bhurdwaz Mungur et Breejan Burren, *An invitation to the Charms of Mauritian localities*, Vacoas, Le Printemps, 1993, 237 p., p. 6.

⁹ Parmi elles, nous relevons le bhojpurî, langue de la plupart des « engagés » venus du nord-est de l'Inde.

La toponymie évocatrice d'un ailleurs

C'est surtout à partir de la colonisation française que s'engage la rencontre des cultures à l'île Maurice. Des lieux lointains nourrissent l'imaginaire de l'Européen tandis qu'il se trouve dans un pays qu'il lui reste à découvrir. Le souvenir de la France, terre d'origine de la majorité des colons du XVIII^e siècle, a naturellement influé sur la toponymie mauricienne de l'époque. Les colons ont attribué des noms de lieux français aux endroits mauriciens, dévoilant par là leur intention de se rapprocher quelque peu du pays natal. Dans le district de Savanne, au sud de l'île Maurice, les noms de villages tels que Chamouny, Abondance et Mont-Blanc évoquent des toponymes alpins, en l'occurrence ceux de la Haute-Savoie. Alors que l'on verrait en « Chamouny » une déformation de « Chamonix »¹⁰, le nom de lieu mauricien transcrit, en fait, la prononciation savoyarde de l'appellation française. Outre les Alpes, d'autres régions de l'est et de l'ouest de la France ont également contribué à la désignation de certains endroits de l'île Maurice. Forbach, une zone agricole au nord du pays, doit son nom à un propriétaire alsacien Joseph Staub qui baptisa ses terres en souvenir de la ville qui se trouve en Moselle¹¹. La dénomination d'un village et d'une région situés au sud-ouest de l'île Maurice, « Case Noyale », qui laisse beaucoup songeurs à propos de son sens, trouve son origine dans le toponyme « Noyal », très répandu en Bretagne¹². À titre d'exemple, on le trouve dans le nom « Noyal-Pontivy », commune qui se situe dans le Morbihan¹³. Les colons français ont tâché de maintenir le lien avec leur pays d'origine en transmettant des toponymes de France aux villages et régions de l'Isle de France, terre d'accueil. Se dessine ainsi un rapprochement culturel entre les deux pays.

Certains noms de lieux mauriciens conservent la mémoire des échanges entre l'île et des pays souvent éloignés. Dans le cadre du développement de la colonie, ses occupants y ont introduit animaux, plantes, épices entre autres de l'étranger. Quelques toponymes remontent aux temps des premières cultures agricoles. L'appellation « Moka » désigne un district au centre de l'île Maurice, une rivière, une localité et même une chaîne de montagnes. Ce nom, qui rappelle un port éponyme de la côte ouest de l'Arabie¹⁴, est lié à la culture du café implantée dans l'île vers le début de la colonisation française. On considère que les premières tentatives de plantation ont été menées sur les berges de la rivière qui fut, plus tard, appelée « Moka »¹⁵. Il n'est pas le seul toponyme à consonance arabe dans le contexte mauricien, mais il semble être le plus ancien. Alors que les noms « Médine », « Yémen » et « La Mecque » ont été attribués à des hameaux,

¹⁰ La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 9.

¹¹ Le nom « Forbach », attribué en 1818, est aussi celui d'une colline de la région.

¹² Le toponyme « Case Noyale » remonte à 1771. Certains pensent que « Noyale » n'est que la forme modifiée de « Royale ». Un colon de la région, Pierre Marie Le Normand (1721-1802) aurait été le propriétaire d'une case où il accueillait royalement ces invités. Cf. Bhurdwaz Mungur et Breejan Burrin, *op.cit.*, p. 7. Si le terme « case » appartient au créole mauricien, il signifie alors « maison » et non pas « hutte » qui est son acception dans la langue française. « Case Noyale » désignerait alors la demeure du colon Le Normand.

¹³ On pourrait voir la présence de « Noyal » dans les toponymes « Noyelles-Godault » et « Noyelles-sous-Lens » qui appartiennent au Pas-de-Calais.

¹⁴ « Moka » résulte de la modification du nom arabe « al-Mukha ». Le port, situé dans l'actuel Yémen, exportait un café renommé aux XVII^e et XVIII^e siècles.

¹⁵ Bhurdwaz Mungur et Breejan Burrin, *op. cit.*, p. 10.

villages et régions de l'ouest surtout pendant la colonisation britannique¹⁶, « Moka » a dû être adopté aux alentours de 1735, date à laquelle fut établie la première culture à l'Isle de France, celle du café. Cependant elle n'obtint pas de succès retentissant comme à l'île Bourbon¹⁷ et céda la place à la canne à sucre qui connut une autre fortune. Tout en évoquant une région lointaine, l'appellation « Moka » demeure un des rares vestiges liés à la culture du café aujourd'hui éteinte à l'île Maurice. Un transfert culturel est suggéré par l'application de toponymes de l'Arabie à un pays qui n'a pas connu de peuplement arabe.

Des noms de régions et de villes indiennes ont été insérés dans la toponymie mauricienne par les Français bien avant l'arrivée massive des « engagés » durant le XIX^e siècle. Cet emprunt à un pays étranger témoigne non seulement d'une ouverture vers l'ailleurs, mais aussi d'un échange culturel. Au sud de Port-Louis, se trouve une région appelée « Coromandel » qui évoque la côte orientale du sud de l'Inde ; laquelle était un important centre d'exportation vers l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles. Comme l'Isle de France commerçait avec les comptoirs français de l'Inde, le nom « Coromandel » n'était sans doute pas étranger aux colons insulaires qui l'ont, par la suite, adopté¹⁸. D'ailleurs, Pondichéry qui fut le chef-lieu des Établissements français dans l'Inde, se situe sur la côte de Coromandel. Un entrecroisement d'univers référentiels, indien et mauricien, est relevé dans le nom d'un village du sud de l'île Maurice, appelé « Bénarès ». Cette dénomination, qui se rapportait à l'ancienne sucrerie se trouvant sur les lieux¹⁹, a été adoptée de l'appellation d'une ville qui se situe sur les berges du Gange²⁰. Alors que l'on croirait que ce nom a été implanté à l'île Maurice par les immigrants indiens, il a, en fait, été inscrit dans la toponymie du pays par deux Français, Jean Law de Lauriston et Jean-Baptiste Chevalier qui avaient occupé de hautes fonctions en Inde²¹. L'admiration pour la ville de Bénarès les a peut-être entraînés à appeler du même nom le domaine dont ils ont fait l'acquisition à l'Isle de France²². Les appellations d'origine indienne figurant sur les cartes contemporaines de l'île Maurice ont donc été transmises non seulement par les travailleurs indiens ou leurs descendants²³, mais aussi par des colons et ce, depuis la période française. Un frottement interculturel a ainsi rejailli sur la toponymie de l'île.

¹⁶ L'adoption de « Yémen » paraît la plus reculée des trois car elle remonte au moins au début du XIX^e siècle. Cf. La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 48.

¹⁷ C'est lorsque Dufresne d'Arset ramène, en 1715, les premiers caféiers à l'île Bourbon en provenance de Moka qu'il accoste la terre à laquelle il donnera le nom « Isle de France ». Cf. John Addison & K. Hazareesingh, *A New History of Mauritius*, London, Macmillan Publishers, 1984, 116 p., p. 11.

¹⁸ Dans le cadre du commerce dit « d'Inde en Inde », de petits navires se rendent de préférence dans les comptoirs de la côte orientale du sous-continent pour négocier. Les liens commerciaux entre les deux pays s'accroissent dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle au point que l'Inde devient le deuxième partenaire commercial de l'Isle de France. Cf. Jean Claude de l'Estrac, *Mauriciens, enfants de mille races : Au temps de l'île de France*, 2004, 270 p., p. 106.

¹⁹ Une multitude de villages mauriciens ont émergé autour de l'emplacement d'anciennes sucreries qui leur ont, par conséquent, transmis leur nom.

²⁰ « Bénarès » est une déformation française de *Banāras*, une des villes saintes de l'hindouisme, considérée comme le lieu idéal pour rendre l'âme puisque l'immortalité est assurée par la suite. D'autres noms de cet endroit sont *Varanasi* et *Kāshi*.

²¹ Le premier fut gouverneur des Établissements français de l'Inde (à Pondichéry) à deux reprises, de 1765 à 1766 et de 1767 à janvier 1777. Le second fut, lui, gouverneur particulier du comptoir de Chandernagor au Bengale. Cf. Bhurdwaz Mungur et Breejan Burrun, *op. cit.*, p. 165.

²² « Bénarès » apparaît pour la première fois sur une carte en 1779. Cf. Bhurdwaz Mungur et Breejan Burrun, *op. cit.*, p. 165.

²³ Nous verrons plus tard la contribution des immigrants indiens à la toponymie mauricienne.

Des lieux témoins de l'installation de peuples soumis

Au fil des siècles, la toponymie mauricienne s'est imprégnée de certains noms d'ethnies auxquelles appartenaient les esclaves amenés de force d'Afrique et de Madagascar²⁴. Le souvenir de ces peuples déracinés s'est conservé dans les noms de lieux mauriciens. Parmi les multiples groupes qui arrivèrent d'Afrique et de la Grande Ile, une ethnie a transmis son nom à un faubourg de Port-Louis, connu comme « Camp Yoloff ». C'était un lieu de cantonnement d'esclaves qui étaient originaires des côtes occidentales de l'Afrique²⁵. Le terme « yoloff » est phonétiquement proche de « wolof » ou « oulof » qui désigne une ethnie du Sénégal et de la Gambie. Sur quelques cartes du XIX^e siècle, comme celles de V. Devaux et de J. Maisonneuve publiées respectivement en 1848 et 1854, Camp Yoloff apparaît sous le nom de « Camp de Yolofs »²⁶. D'autre part, la mémoire des esclaves mozambicains est perpétuée dans l'appellation « Macondé » qui désigne un éperon rocheux sur la rive orientale de la Baie du Cap, située au sud de l'île Maurice. Ce toponyme trouve son origine dans le nom d'une tribu du Mozambique, les Macondés. Certains parmi eux ont probablement habité dans le lieu mentionné plus haut, qui porte le nom de « Cap Brabant »²⁷ sur la carte de l'abbé de la Caille²⁸ (1753) et qui sera appelé « Grand Cap » plus tard²⁹. Comme « Macondé » ne figure que sur des cartes récentes³⁰, on peut considérer que ce nom, qui relève donc de la toponymie populaire, a été transmis de génération en génération avant de devenir une appellation officielle. L'origine ethnique de certains peuples conduits contre leur gré à l'île Maurice est ainsi gravée dans les noms d'endroits du pays. Ces exilés ont contribué à la pluralité culturelle de l'île.

Une toponymie inspirée de figures historiques

Au cours des phases de colonisation, certains personnages historiques, originaires de divers pays et appartenant à différentes cultures, ont légué leur nom aux régions qui les abritaient. Les toponymes ainsi formés témoignent aujourd'hui de la présence passée de ces habitants. Le plateau central de l'île Maurice est connu sous l'appellation « Plaines Wilhems » qui contient un nom germanique en souvenir d'une figure « robinsonnienne » trouvée par les Français en 1722³¹. En effet, un Allemand, Wilhem Leichnig, y demeurait en compagnie de quelques esclaves, probablement des Malgaches. Par la suite, la région où il avait trouvé logis fut appelée « Quartier des Plaines de Wilhems »³². C'est bien plus tard, en 1875, que l'on délimita la région³³ qui porte, jusqu'à aujourd'hui, le nom « Plaines Wilhems ». Par ailleurs, beaucoup d'esclaves marrons se réfugiaient dans des

²⁴ Parmi les esclaves, on trouve des Makwa, des Mondjavoas (Yao), des Senas, des Moussénas, des Yambanes, des Maravis, des Makondés, des Ngindo entre autres.

²⁵ Comme ils ne parvenaient pas toujours à survivre au long périple qui les amenait à l'Isle de France, ces esclaves étaient minoritaires par rapport à d'autres qui provenaient de pays relativement proches.

²⁶ Bhurdwaz Mungur et Breejan Burrin, *op. cit.*, p. 128.

²⁷ Ce nom évoque Le Mome Brabant, montagne au lourd passé dont le sommet servait de refuge et de cachette aux esclaves marrons. On pourrait supposer que la région de Macondé en abritait aussi.

²⁸ Ce célèbre astronome fut envoyé de France en 1753 pour dresser une carte exacte de l'Isle de France.

²⁹ La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 19.

³⁰ *Ibid.*

³¹ On peut se demander s'il a été abandonné dans l'île par les Hollandais.

³² La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 30.

³³ C'est l'Ordonnance n° 27 du 11 septembre 1875 qui en présente les frontières actuelles. Cf. La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 30.

endroits difficiles d'accès, notamment près des gorges de la Rivière Noire dans le sud-ouest de l'île Maurice. L'appellation « Kanaka », utilisée pour désigner à la fois un cône volcanique (Trou Kanaka), une cascade et une caverne situés dans le district de Savanne, pourrait trouver son origine dans le nom ou l'appartenance ethnique d'un esclave fugitif qui aurait vécu dans cette région autrefois isolée et inhospitalière. Comme le terme « *kanaka* » signifie « homme » en polynésien, il est probable que des voyageurs aient emmené l'esclave en question sur le sol mauricien en provenance des îles de l'Océanie³⁴. D'autres toponymes comme « Diamamou » (ou Diamamouve) et « Mananava » semblent également liés à des figures du marronnage. Le premier désigne aujourd'hui une cascade sur la Grande Rivière Sud-Est ainsi qu'un réservoir. Les chutes ont été appelées « Diamamou » par nombre d'écrivains anglophones à partir de 1865³⁵. Alors que certains pensent que la dénomination proviendrait d'une expression en bhojpuri³⁶, d'autres sont d'avis que Diamamou serait le nom d'un esclave évadé, qui aurait jadis trouvé refuge autour de la cascade. L'appellation à consonance malgache « Mananava », qui désigne une branche des gorges de la Rivière Noire, a pu être empruntée du nom d'un fugitif aussi. Le souvenir de ces figures historiques provenant d'horizons divers, a été conservé dans des noms d'endroits. Les appellations en langues différentes ont ainsi créé une toponymie variée de l'île Maurice.

II – Une toponymie mauricienne plurielle

Les noms de lieux à l'île Maurice sont véhiculés par une multitude de langues dont la plupart ont été apportées par les peuples qui se sont installés progressivement dans le pays. Le rapprochement des cultures a permis des transferts d'une langue à une autre autour de la toponymie. Des correspondances se manifestent, de ce fait, entre certaines appellations de lieux. Tandis que la signification originelle de quelques noms s'est maintenue au fil des colonisations grâce à une traduction fidèle, d'autres toponymes ont développé des variantes populaires.

Le dialogue entre toponymes multilingues

La toponymie mauricienne, qui repose sur plusieurs langues, présente des correspondances entre certains noms de lieux possédant le même sens et se rapportant donc au même signifié. Ces endroits, souvent éloignés, se rapprochent dans l'imaginaire par leur signification commune³⁷ qui fait allusion à un aspect particulier des lieux. La localité de Bonne Terre, située non loin de Vacoas, a été baptisée de la sorte car le sol est très fécond pour l'horticulture. Le toponyme évoque un grand village du nord qui porte le nom anglais « Goodlands », la forme

³⁴ De nos jours, « Kanak » ou « Canaque » désigne, en français, un autochtone de Nouvelle-Calédonie.

³⁵ La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 11.

³⁶ « Diamamou » serait la forme romanisée d'une phrase qui signifie littéralement « Va, oncle maternel ». Elle peut être interprétée comme suit : « L'oncle qui est emporté par les eaux ». Peut-être ce toponyme remonte-t-il à une noyade. On pourrait même voir dans le sens propre de l'expression une personnification de la rivière qui descend en cascade.

³⁷ Rappelons les propos de Philippe Hamon qui affirme : « Il y a deux éléments dans un nom. Tout nom frappe ainsi à la fois l'imagination et la raison, le sens et l'intelligence. Le nom comporte donc un signifiant et un signifié [...] ». Cf. Philippe Hamon, *Le Personnel du roman*, Genève, Droz, 1983, p. 103.

plurielle de « Bonne Terre ». On comprend par là que les terres de la région de Goodlands³⁸, qui contenait une sucrerie dans le temps, devaient être fertiles. Des parallèles s'établissent également entre toponymes de langues indiennes et européennes. Nom d'un village de l'est, « Lalmatie » qui veut dire « terre rouge » en bhojpuri³⁹, fait écho – chez celui qui comprend cette langue indienne et le français – à Terre Rouge, un autre village situé dans le district de Pamplemousses au nord-ouest. Dans la région où se situe ce deuxième lieu, la terre est effectivement marquée d'une coloration écarlate. La similitude sémantique de ces deux toponymes, qui datent du XX^e siècle, suggère que jadis, la terre de couleur rouge existait probablement dans l'est de l'île⁴⁰. Bien qu'ils relèvent de différentes langues, certains noms d'endroits de l'île Maurice montrent donc des points de convergence. Il est probable que certains toponymes existant déjà dans l'espace mauricien aient inspiré la création de nouveaux noms de lieux en d'autres langues. L'emploi de la traduction en vue de construire des appellations homonymes a facilité le transfert entre langues et cultures.

La rencontre de divers univers linguistiques est souvent manifestée par la morphologie des toponymes mauriciens. Des confusions au sein même de la graphie de certains noms de lieux suggèrent une contamination ou un dialogue des langues. L'évolution de la forme du toponyme « Baie du tombeau » en est révélatrice. Après avoir porté plusieurs noms durant des décennies⁴¹, cette baie qui se trouve au nord de Port-Louis est appelée « Tomb Bay » sur la carte de Lislet-Geoffroy établie en 1807 et publiée en Angleterre en 1814⁴². La dénomination est associée au tombeau de George Weldon, gouverneur de Bombay, qui fut inhumé sur le pourtour de la baie en 1697 pendant l'occupation hollandaise⁴³. « Baie du tombeau » est un calque de l'appellation anglaise. Cependant, de nos jours, il n'est pas rare de constater l'utilisation du nom « Tombeau Bay » pour désigner le lieu. Ce terme hybride est formé du mot anglais « bay » accolé à un vocable français selon une syntaxe se rapprochant de la langue anglaise. Sur les cartes contemporaines, figure aussi « Petite Rivière Bay », un autre toponyme « bilingue ». Le multilinguisme ambiant à l'île Maurice accepte l'usage de telles appellations qui découlent de la rencontre de langues liées à des cultures différentes.

La pérennité du sens originel des toponymes

Lorsque de nouveaux colonisateurs ont pris possession de l'île Maurice, ils se sont souvent inspirés de la toponymie élaborée par leurs prédécesseurs. Certains ont traduit en leur langue quelques noms de lieux figurant sur les cartes des anciens colons. Ces appellations ont ainsi traversé les siècles en conservant

³⁸ Cette appellation aurait été forgée vers le milieu du XIX^e siècle. Elle figure sur la carte de Maisonneuve publiée en 1854.

³⁹ C'est une des hypothèses touchant le sens de l'appellation.

⁴⁰ Selon certains témoignages recueillis, la dénomination « Lalmatie » serait liée à la vente de terre rouge, qui s'effectuait autrefois dans le village. Ce type de terre était prisé par les immigrants indiens qui l'utilisaient comme matériau pour « plâtrer les murs et le parquet ». Cf. Bhurdwaz Mungur et Breejan Burrun, *op. cit.*, p. 33.

⁴¹ Baie du Tombeau s'appelait autrefois *Pieter Bots Baay* (nom hollandais), *Carpenter's Bay* (appellation donnée par les Anglais dont les navires mouillaient dans la baie pendant l'occupation hollandaise), Baie de la Maison Blanche et Baie d'Orléans durant la période française.

⁴² La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 4.

⁴³ *Idem*, p. 3.

leur signification d'origine. Quelques « hydronymes » contemporains sont des formes traduites de noms donnés par les Hollandais, les premiers colons de l'île⁴⁴. Sur les cartes d'aujourd'hui, « *Black River* » est le toponyme officiel qui désigne à la fois un district de l'ouest de l'île et une des rivières qui la traversent. Ce nom est une traduction de « Rivière Noire » qui est plus largement employé parmi la population. Le toponyme précédent est lui-même la version française de « *Zwarte Rivier* » que l'on observe sur une des plus anciennes cartes de la période hollandaise⁴⁵. L'appellation était surtout utilisée pour désigner la baie dans laquelle se jette la rivière. On constate le même processus de traductions successives dans l'évolution de « *Deep River* » qui est le nom d'un cours d'eau de l'est. La rivière n'a reçu cette dénomination qu'en 1912 alors qu'elle était précédemment connue comme « Rivière Profonde », toponyme qui remonte lui-même à « *Diepe Rivier* », appellation hollandaise. Évoquant une caractéristique propre à la baie ou à la rivière qu'ils désignent, ces noms transcrivent le regard jeté par les premiers colons sur les endroits qu'ils découvraient. Les occupants postérieurs ont choisi de s'inscrire dans une continuité en traduisant ou en adaptant quelques appellations caduques, conservant ainsi le sens premier de ces noms. Par le truchement de la toponymie, s'est effectuée une rencontre de cultures entre colonisateurs vivant à différentes périodes et parlant des langues distinctes.

La déformation graduelle de certains toponymes d'antan

Au cours des siècles, des noms de lieux ont subi des altérations de leur forme lorsqu'ils ont été adoptés par des personnes étrangères à la langue d'où sont issues ces appellations. Le frottement du toponyme originel avec d'autres langues a influencé son évolution morphologique. L'embaras ou la réticence des locuteurs à énoncer les phonèmes de certains noms a modifié l'orthographe à tel point qu'il est aujourd'hui difficile de retrouver la forme première des toponymes. L'appellation « Flacq » qui désigne un district oriental de l'île Maurice doit remonter aux temps des Hollandais car il s'agirait d'une déformation du terme « *Vlakte* » qui signifie « plaine » en néerlandais. Le relief plat de la région a sans doute influencé la création de ce nom⁴⁶ qui ne figure sur aucune carte hollandaise et dont la première occurrence officielle date de 1726⁴⁷. Le phonème [vl] dans « *Vlakte* » s'est assourdi en [fl] dans la bouche des Français, peu habitués aux termes débutant par /vl/. Le toponyme « Flic-en-Flac » qui est l'appellation d'un village et d'une plage très prisée sur la côte ouest de l'île, semble au premier abord relever de l'onomatopée. Cependant il trouve sa source dans un nom hollandais « *Fried Landt Flaak* » qui a subi de nombreuses transformations morphologiques avant de prendre son aspect actuel⁴⁸. Ce nom de lieu qui a pour sens « terre libre

⁴⁴ Les Hollandais ont surtout nommé les endroits situés près de la côte, notamment les baies et les embouchures de rivières, lieux plus faciles d'accès pour ces navigateurs vu que l'intérieur de l'île était recouvert de forêts épaisses.

⁴⁵ « *Zwarte Rivier* » figure en effet sur une carte datant probablement de la première période hollandaise (1638-1658), portant le numéro 333 et conservée à la Haye.

⁴⁶ Les Hollandais appelaient la région de l'est « *Noortwyk Vlakte* » (« Plaine du nord ») puisqu'elle se situe au nord du Vieux-Grand-Port qui abritait leur quartier général.

⁴⁷ « Flacq » apparaît, en effet, pour la première fois dans un arrêt du Conseil Provincial du 5 septembre 1726. Cf. La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 12.

⁴⁸ « *Fried Landt* » évoque *Friesland*, un des sept territoires de la République des Provinces-Unies du Nord des Pays-Bas, formée après le soulèvement de la population néerlandaise contre Philippe II d'Espagne en 1576.

plate », est étrangement absent des cartes hollandaises⁴⁹, tout comme *Vlakte*. Ils ont dû subsister parmi la population sans être officialisés. Les différentes formes que présente « *Fried Landt Flaak* » sur des cartes françaises dévoilent une volonté souvent vaine de franciser ce mot qui provient du hollandais. La rencontre des cultures autour d'un toponyme est visible quand les colons de l'Isle de France ainsi que les cartographes français tentent de comprendre et de rendre familier un nom provenant d'une langue étrangère. La première apparition d'une variante encore proche du nom originel est observée sur la carte de Nyon⁵⁰ (vers 1725) sous la forme « Fri. Lan. Flac »⁵¹. On observe « Flique en Flaque » sur la carte de l'abbé de la Caille publiée en 1753 et « La plaine de 'Flicq-en-Flacq' » dans l'article VI de l'ordonnance de Compiègne datant du 1^{er} août 1768⁵². La tentative d'assimiler la dénomination dans la langue française est suggérée par la préposition « en » qui prend la place de « *Landt* » ou de « Lan » se trouvant dans les formes précédentes⁵³. L'absorption graduelle d'un toponyme hollandais dans la langue française illustre la rencontre des langues, voire des cultures au fil des colonisations.

La difficulté des immigrants indiens et de leurs descendants à articuler des noms de lieux en langue étrangère a généré des formes particulières où le toponyme originel n'est plus identifiable. La majorité des « engagés » venus de l'Inde du nord parlaient le bhojpuri, langue qui est encore utilisée de nos jours. L'éloignement phonétique entre les langues européennes et cette langue proche de l'hindi, a représenté un obstacle important pour ceux qui devaient prononcer des toponymes existant déjà lors de leur arrivée sur le sol mauricien. Par conséquent, se sont développées des formes nouvelles de dénominations issues de langues européennes. Beaucoup de bhojpuriphones disent « *Chitar Bot* » en parlant du Pieter Both car ils se trouvent dans l'impossibilité de prononcer « *Pieter* ». Certains termes des toponymes ont été traduits alors que d'autres ont été altérés. À titre d'exemple, nous relevons « *Nadiya Garampār* » qui est une modification de « Rivière du Rempart »⁵⁴. Le terme « *nadiya* » est la traduction de « Rivière » alors que « *Garampār* » est une déformation de l'expression « du Rempart ». L'entrecroisement des langues ainsi que des référents culturels est manifeste dans la manière dont certains descendants d'immigrants énoncent « Mahébourg » (« Le bourg de Mahé »), qui désigne un village du sud-est, nommé en l'honneur de Mahé de Labourdonnais⁵⁵. Parmi les bhojpuriphones, la forme « *Mayepour* » est couramment utilisée. Sans connaître la signification de « bourg » qui se rapproche du champ lexical de la ville, les immigrants l'ont associé à « *pour* » qui a pour sens « ville » dans nombre de langues indiennes. Ce rapprochement inconscient entre deux mots qui relèvent de différentes langues et qui se ressemblent phonétiquement témoigne d'un transfert culturel. Les « engagés » du nord de

⁴⁹ La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 13.

⁵⁰ Le Chevalier de Nyon, gouverneur de l'Isle de France de 1722 à 1725, fit dresser la première carte française du pays.

⁵¹ La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.*, p. 13.

⁵² *Ibid.*

⁵³ Sur la carte de Lislet-Geoffroy (1807), figure « Flic-en-Flacq » qui ressemble davantage à la forme actuelle du toponyme.

⁵⁴ C'est un nom commun à trois rivières de l'île Maurice.

⁵⁵ Il fut un brillant gouverneur de l'Isle de France de 1735 à 1746. Le toponyme « Mahébourg » date du 2 février 1806. L'endroit changea de nom en octobre 1806 et devint Port Impérial. Après la conquête britannique, il reprit l'appellation d'origine.

l'Inde ou leurs descendants, ignorant souvent le français, ont modifié certains termes des toponymes en les intégrant à leur langue. Ces appellations, introuvables sur les cartes, sont encore d'usage aujourd'hui, même parmi ceux qui connaissent les formes officielles des noms de lieux. La création de variantes d'un même toponyme dues à la rencontre des langues témoignerait d'un dialogue entre diverses cultures.

III – La toponymie mauricienne : un réceptacle de mythes

L'installation progressive de peuples en provenance de différentes régions du monde à l'île Maurice a entraîné l'émergence de mythes et légendes relevant de la culture des immigrants. Un certain nombre de ces histoires gravitent autour de lieux mauriciens auxquels ont été attribués des noms populaires dans une langue autre que celle du colon. L'insertion de ces endroits dans le décor des récits mythiques a probablement permis aux nouveaux habitants de l'île de se sentir rassurés en terre étrangère et de rendre plus aisé leur exil contraint ou volontaire. Certains toponymes liés aux croyances des immigrants ont supplanté le nom originel et officiel du lieu. Alors que les « engagés » indiens ont tenté de reconstituer la genèse de certains endroits ou d'en expliquer la forme singulière au moyen de légendes, quelques penseurs mauriciens se sont lancés à la recherche des origines de l'île Maurice en s'appuyant sur une toponymie mythique. Le folklore mauricien s'est peu à peu imprégné des multiples récits qui tentent d'éclairer des noms de lieux.

L'enrichissement de la toponymie populaire

Des toponymes mauriciens se sont transformés au contact de la culture des immigrants qui les ont adoptés dans leurs histoires. L'apparition de personnages mythologiques appartenant au folklore indien dans le cadre géographique mauricien suggère un transfert culturel du pays d'origine à la terre d'exil. Dans l'est de l'île Maurice, se trouve un village appelé « *Bramsthan* », nom sans doute attribué par des travailleurs indiens ou leurs descendants. Ce lieu était initialement connu comme « Pont Thévenet » avant de devenir la sucrerie de La Gaïeté⁵⁶. La refonte de ce deuxième toponyme est certainement liée aux croyances des immigrants originaires du Bihār, État de l'Inde⁵⁷. Le nom « *Bramsthan* » signifie « Le séjour ou la demeure de *Bram* ». Conformément aux traditions des « engagés » bhojpuriphones et des générations suivantes, le terme « *bram* » désigne une âme errante qu'il importe d'apaiser ou de rendre propice⁵⁸. Pour cela, on lui consacre un autel qui devient donc un *bramsthan*. « *Bram* » est également le nom d'une divinité folklorique des régions du Bihār⁵⁹. Même si dans plusieurs coins de l'île, notamment à Rose Belle et sur la route de Saint-Pierre en direction de Quartier Militaire⁶⁰, l'on trouve des lieux de culte en l'honneur de l'esprit vagabond mentionné plus haut, le village de l'est est l'un des rares endroits à avoir

⁵⁶ Cf. Bhurdwaz Mungur et Breejan Burrin, *op. cit.*, p. 25.

⁵⁷ La plupart des travailleurs « engagés » en proviennent.

⁵⁸ Sarita Boodhoo, *Bhojpur traditions in Mauritius*, 1999, 150 p., p. 82.

⁵⁹ *Idem*, p. 83.

⁶⁰ *Idem*, p. 84.

adopté l'appellation « *Bramsthan* »⁶¹, effaçant ainsi ses toponymes précédents. La présence et la vénération de *Bram*, entité étrangère au contexte mauricien avant l'arrivée des « engagés », témoignent de l'implantation des croyances et de la culture indiennes. La toponymie mauricienne en a été graduellement marquée.

Des lieux inhabités ou retirés ont été l'objet d'un foisonnement d'appellations comme ils ont été intimement rattachés aux croyances de certains groupes ethniques. Par conséquent, le toponyme présenté sur les cartes contemporaines n'est souvent qu'un des multiples noms de ces endroits. Pendant plusieurs siècles, le manque de routes praticables a contribué à isoler certains lieux qui ont été peu à peu enveloppés de mystère. Dans l'imaginaire populaire, ces endroits éloignés des habitations sont devenus le théâtre de phénomènes surnaturels. Le Grand Bassin⁶², un des lacs volcaniques de l'île Maurice situé à la lisière de la Savanne et des Plaines Wilhems, était appelé « *Pari Talao* »⁶³ (le « lac des fées » en bhojpuri) par certains immigrants indiens puisque des êtres fabuleux y auraient été vus⁶⁴. Le lac deviendra, au cours des décennies, un important centre de pèlerinage pour les hindous, notamment pendant la fête dite « *Mahashivaratri* » célébrée au mois de février ou de mars. Le Grand Bassin ou *Pari Talao* a vu ses premiers pèlerins en 1898⁶⁵. En 1972, le nom du lac sera transformé en « *Ganga Talao* », appellation qui signifie « Le lac du Gange » lorsque des eaux de ce fleuve considéré sacré, seront versées dans l'étang mauricien, le sanctifiant ainsi. Contrairement au toponyme « Grand Bassin » qui évoque surtout l'étendue du lac, « *Pari Talao* » et « *Ganga talao* » témoignent respectivement du caractère merveilleux et religieux accordé au lieu. De nos jours, même si la dernière appellation est largement employée par les médias et des associations socioculturelles hindoues, « Grand Bassin », le nom originel du lac, est encore utilisé parmi la population. La coexistence de deux noms – appartenant à deux langues différentes pour désigner un seul lieu – manifeste la conjonction de plusieurs cultures.

La toponymie légendaire

Durant leur installation dans l'île, des immigrants indiens construisent des légendes autour de certains lieux afin d'en élucider la forme particulière ; laquelle est quelquefois attribuée à des figures mythologiques indiennes. Souvent ces endroits se trouvent rebaptisés dans la langue maternelle des « engagés » et acquièrent, par conséquent, une toponymie variée. La montagne Pieter Both, située dans la chaîne de Moka, doit son nom à un amiral hollandais péri noyé lors d'un

⁶¹ Cette dénomination est également celle d'une région de Triolet, un village au nord de l'île. Cf. Sarita Boodhoo, *op. cit.*, p. 84.

⁶² Une des premières cartes où l'on observe ce nom est celle de l'abbé de la Caille (1753). Cependant il désigne non pas l'actuel Grand Bassin, mais Bassin Blanc, un autre cratère rempli d'eau dans le district de Savanne. Cf. La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *Dictionnaire toponymique de l'île Maurice – n° 2, Origine des noms de lieux*, juillet 1997, 48 p., p. 50.

⁶³ « *Pari* » veut dire fée alors que « *talao* » signifie lac.

⁶⁴ Bien avant l'arrivée des vagues importantes d'« engagés » indiens, ce lieu exerçait déjà une grande fascination sur certains groupes ethniques de la population. Le voyageur Milbert, qui s'est rendu au Grand Bassin, le décrit dans son ouvrage *Voyage pittoresque à l'île de France*, (1812) comme « un grand étang dont les Créoles de l'île de France racontent tant de prodiges [...] » (II, p. 76). Cité dans La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit. (n° 1)*, p. 14.

⁶⁵ C'est à la suite d'un rêve que le prêtre Jhummon Gossagne réunit quelques fidèles pour trouver l'emplacement du Grand Bassin. Durant son sommeil, il avait eu la révélation que l'eau du lac était d'origine divine.

naufnage en février 1615 dans les parages de *Fried Landt Flaak* (Flic-en-Flac)⁶⁶. Ce pic n'a cessé, pendant des siècles, d'intriguer par son apparence énigmatique : au sommet, se trouve un rocher qui ressemble à une tête humaine. Cet aspect singulier du Pieter Both n'a pas échappé aux immigrants indiens qui lui ont donné le nom « *Mouria Pahār* » qui signifie « La montagne à tête humaine » en bhojpuri⁶⁷. Ils ont tâché d'expliquer la morphologie au moyen de légendes longtemps véhiculées par la parole avant d'être transcrites⁶⁸. On peut trouver dans les multiples versions, une ossature archétypale qui se présente comme suit : un laitier d'origine indienne fut témoin de l'apparition de nymphes dansantes alors qu'il se trouvait, une nuit, au sommet du Pieter Both qui ne portait pas encore son trait distinctif. Lorsqu'une des créatures le surprit en train de les épier, il fut présenté sur-le-champ devant la reine des fées. Pour le punir de son acte jugé impudent, celle-ci allait lui jeter un sort lorsqu'il implora le pardon. On lui interdit de dévoiler le secret sous peine d'être transformé en pierre. Mais un jour, en état d'ébriété, le laitier ne put se retenir et emmena ses amis en haut de la montagne pour observer les fées. Il rompit ainsi le pacte scellé avec les nymphes et fut transformé en statue de pierre. Il fait aujourd'hui partie intégrante de la montagne du Pieter Both. Même si la légende du laitier pétrifié a été conçue par des « engagés » ou leurs descendants, elle s'est graduellement insérée dans le folklore mauricien. Certaines adaptations du récit comptent sept fées présentées comme des soeurs⁶⁹. On voit là un lien avec la branche tantrique de l'hindouisme, dans laquelle la Déesse-Mère peut être vénérée sous la forme de sept divinités féminines, les *sapta matrika*. Les « engagés » originaires du Bihār leur consacraient un autel qui comprenait une rangée de sept petits tumulus⁷⁰. La transposition de ces déités hindoues dans une légende imaginée en terre étrangère suggère l'implantation d'éléments culturels indiens à l'île Maurice, lieu d'exil. La contribution des immigrants indiens à la toponymie populaire du Pieter Both est témoignée par deux appellations : « *Chitar Bot* » qui, nous l'avons vu, est une déformation du nom hollandais appartenant originellement à un personnage réel et « *Mouria Pahār* » qui découle d'un récit merveilleux ancré dans le cadre mauricien. Au centre d'un brassage linguistique et culturel, la montagne devient le trait d'union entre faits historiques et traditions orales.

La quête d'une mythologie mauricienne à travers la toponymie

Parallèlement au développement d'un riche ensemble de toponymes grâce à l'entrecroisement de multiples langues et cultures, l'identité de l'île Maurice a connu une constante redéfinition au fil des siècles. À chaque fois que le pays a été

⁶⁶ La Société de l'Histoire de l'île Maurice, *op. cit.* (n° 1), p. 29.

⁶⁷ « Mouria » signifie tête humaine alors que « pahār » désigne une montagne.

⁶⁸ Nous avons retrouvé le récit de la pétrification dans *Petrusmok* (1951) de Malcolm de Chazal, *Namasté* (1965) de Marcel Cabon, *More Tales from Mauritius* (1981) de Ramesh Ramdoyal, et dans *L'île Maurice : son peuple, ses cultures* (1988) présenté par Issa Asgarally en collaboration avec Sydney Selvon et Abhimanyu Unnuth. Comme la légende a été transmise oralement, elle a connu des modifications et s'est enrichie des apports du conteur.

⁶⁹ Dans la tradition bhojpurienne, elles sont connues comme les *sato bahini* (les sept sœurs). Cf. Sarita Boodhoo, *op. cit.*, p. 79. Dans *Namasté* de Marcel Cabon, on lit l'histoire du marchand de lait caillé qui a été pétrifié parce qu'il voulait « épouser la plus jeune des Sept-Sœurs » (p. 49) et dans *Petrusmok* de Malcolm de Chazal est narrée la « Légende des sept sœurs », des *sāt pari* ou sept fées. L'homme « assis sur le mont » a été puni car il cherchait à capturer l'une d'entre elles, croyant que c'était un être humain ou parce qu'il désirait se marier avec l'une des fées.

⁷⁰ Cette pratique perdure encore, surtout dans les lieux de culte dédiés à la déesse Kali.

découvert ou occupé, les navigateurs et les colons – à l’exception des Anglais – lui ont attribué un nouveau nom en leur langue⁷¹. Cependant l’assujettissement continu de la terre mauricienne et de sa toponymie aux colons européens pendant des siècles connaît un renversement virtuel dans l’œuvre littéraire de certains écrivains mauriciens comme Robert-Edward Hart (1881-1954) et Malcolm de Chazal (1902-1981). Ces derniers tentent de retrouver les sources de l’île Maurice en remontant à un temps préhistorique où le pays n’était sous le joug d’aucune figure dominatrice⁷². Leur démarche les amène à dépasser toutes les langues ainsi que les cultures qui s’y sont implantées pendant les siècles récents. La recherche d’un mythe des origines propre à l’île Maurice s’inscrit dans la tradition des rêveries lémuriennes de l’érudit Jules Hermann⁷³. Les auteurs mauriciens ont trouvé, dans la topographie mauricienne, les marques d’une civilisation primordiale – celle de la Lémurie – qui se serait épanouie en partie dans l’île. Hart a tâché de présenter les montagnes du pays comme des sculptures taillées par des titans lémuriens. Au dire de Malcolm de Chazal, ils appartenaient à la « race rouge » et constituaient les premiers habitants de la terre qu’on désigne aujourd’hui sous le nom d’« Ile Maurice ». La recherche de la culture originelle du pays dépasse ainsi les nombreuses rencontres linguistiques et culturelles qui se sont opérées depuis les premières périodes de la colonisation.

La volonté de rendre insignifiantes toutes les appellations imposées à l’île Maurice par des peuples étrangers trouve son aboutissement dans *Petrusmok*, « roman mythique »⁷⁴ de Malcolm de Chazal paru en 1951⁷⁵. L’auteur dévoile le nom initial de l’île dès le titre de son ouvrage. Ce toponyme provient des époques reculées où le pays n’était pas encore le seul point émergé du continent lémurien englouti. Au cours de ses pérégrinations qui le mènent à la découverte de la topographie mauricienne, le narrateur⁷⁶ de *Petrusmok*, guidé par des révélations mystiques, reconnaît l’œuvre sculpturale de géants préhistoriques dans la forme des montagnes entre autres. Des toponymes « pétrusmokiens » comme TOT, SUB et PTA lui sont peu à peu confiés. On apprend que les montagnes aujourd’hui appelées « Corps de Garde » et « Piton du Milieu » étaient respectivement connues sous le nom de « Tot »⁷⁷ et de « Sub »⁷⁸ lorsque fleurissait la civilisation lémurienne. La démarche de Malcolm de Chazal vise à élaborer une toponymie originelle de l’île Maurice à travers le prisme du mythe. Tandis que les multiples rencontres interculturelles dont le pays a été témoin sont apparentes dans les noms de lieux actuels, des indices d’une culture première sont présentés par l’auteur

⁷¹ Comme nous l’avons vu dans l’introduction, la dénomination multiple de l’île Maurice se décline en pas moins de quatre langues : « *Dina Mozare* » est la transcription romanisée d’une appellation arabe, « *Cirne* » remonte à la découverte de l’île par les Portugais au XVI^e siècle ; se sont ensuite succédé « *T’Eylandt Mauritius* » (toponyme hollandais) et *Isle de France*. L’actuel nom « *Mauritius* » a été donné en 1810 par les Anglais qui ont repris l’ancienne appellation hollandaise.

⁷² C’est surtout dans le *Mémorial de Pierre Flandre* (Port-Louis, Typographie moderne, 1928, 155 p.) que se dévoile le dessin de Hart. Malcolm de Chazal se posera en tant que continuateur de l’entreprise hartienne.

⁷³ Le mythe de la Lémurie a été conçu par Hermann (1845-1924) qui, dans un certain délire extatique, a cru trouver des traces de sculpteurs géants sur la falaise dominant la ville de Saint-Denis à La Réunion. Selon lui, ces êtres appartiendraient au continent de la Lémurie qui serait plus tard submergé. Il a élaboré ses hypothèses dans l’ouvrage intitulé « *Les Révélations du Grand Océan* » et publié dans son intégralité et à titre posthume en 1927.

⁷⁴ C’est ainsi que se présente le sous-titre générique.

⁷⁵ Malcolm de Chazal, *Petrusmok*, Port-Louis, Éditions de la Table ovale, 1979, 530 p.

⁷⁶ Cette figure se confond avec l’auteur.

⁷⁷ Malcolm de Chazal, *op. cit.*, p. 66.

⁷⁸ *Idem*, p. 90.

dans des toponymes qui remonteraient bien au-delà de la présence des colons dans le pays. Les débuts de l'histoire mauricienne se perdraient donc dans des temps immémoriaux et ne pourraient être placés au moment où l'existence de l'île a été signalée sur une carte européenne. Au sein de *Petrusmok*, la toponymie mythique prend le dessus sur les noms de lieux officiels et populaires forgés par les habitants de l'île Maurice pendant les derniers siècles. Une mythologie intrinsèquement mauricienne semble ainsi se manifester autour de la toponymie primitive, transcendant tous les mythes et légendes façonnés ultérieurement.

La toponymie mauricienne porte les marques d'un dialogue appréciable entre des cultures qui ont trouvé refuge sur une terre étrangère. La pluralité linguistique des noms de lieux est surtout due à la migration de peuples en provenance de divers continents comme l'Europe, l'Afrique et l'Asie. En attribuant des appellations aux endroits qui les entourent, les nouveaux occupants tentent de s'accoutumer à un pays qu'ils découvrent. Certains toponymes semblent participer d'une volonté de garder vivace le souvenir du passé de l'île et de ses habitants. Durant les phases successives de colonisation, des interactions s'effectuent peu à peu entre dénominations relevant de différentes langues. L'adoption graduelle de l'île Maurice par les immigrants de plusieurs origines est suggérée par la création de mythes autour de nombreux endroits. Les cartes établies pendant chaque période de colonisation dévoilent l'évolution de la toponymie mauricienne : alors que l'on s'inspire d'un nom ancien, on choisit de rejeter un autre pour inventer un nouveau ; tandis que l'on décide de garder certaines appellations telles quelles, on tente de modifier d'autres par le biais de la traduction ou de l'adaptation. Des dénominations populaires ont également germé dans des langues autres que celle du colon. Certaines d'entre elles ont trouvé une place au sein de la toponymie officielle alors que d'autres perdurent dans le langage quotidien d'une partie de la population. Les noms d'endroits à l'île Maurice conservent et reflètent ainsi les processus de transfert, d'enrichissement et de contamination qui ont résulté de la rencontre des langues et des cultures implantées dans le pays. La toponymie se présente donc comme un vecteur d'échanges interculturels. La longue tradition de la désignation des lieux se perpétue dans une île Maurice jadis et toujours perméable aux « souffles du monde »⁷⁹.

*Nuckiren Pyeneandee est Enseignant à l'Institut Mahatma Gandhi
nuckiren@hotmail.com*

⁷⁹ Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Présence africaine, 1983, 93 p., p. 47.